



Texte de Jacques Maigne
Photos de Catherine Alonso Krulik
14 GEO

Rio, la



Ces pétillants musiciens appartiennent à l'école de samba Portela. Créée en 1923, c'est la plus importante des dix-huit écoles de Rio qui composent le grand défilé. Comme les autres, elle possède sa propre section de percussionnistes, les «bateria», qui rythmera la samba et enflammera la foule.

Brésil

Le 4 mars, l'esprit carnaval va déferler sur Rio. Quatre jours et quatre nuits de folie totale. Toutes classes confondues, les Brésiliens plongeront à corps perdu dans les rythmes de la samba.

folie carioca

Une école de samba, comme celle de Boija Flor, regroupe plusieurs milliers d'achorons, divisés en différentes sections (aitos) identifiables au premier coup d'œil. On reconnaît ici la plus célèbre d'entre elles, celle des Bahianaises, composée de femmes généralement âgées. Elles tournoient à l'infini, dans une ronde sensuelle, coiffées de turbans sertis de fruits et vêtues d'élégantes jupes à cerceaux. Ces femmes sont en majorité noires, Bahia étant la ville la plus africaine du Brésil.



Quel que soit leur âge, ces danseuses sont



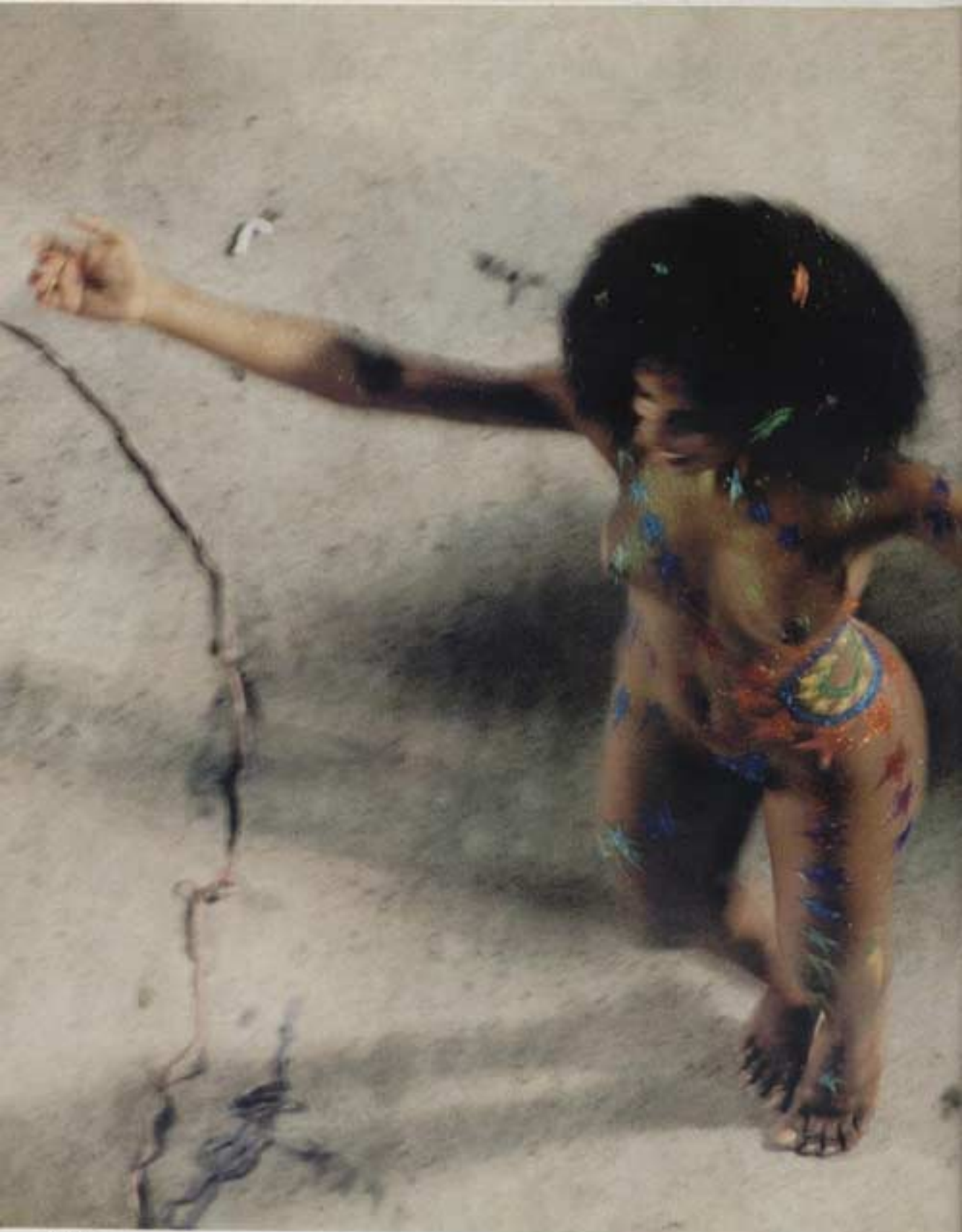
capables de tournoyer pendant des heures

Chaque déplacement est réglé au pas près




Préparés pendant des mois dans des hangars à l'abri des regards indiscrets, les chars incarnent le thème choisi par l'école. Ils sont le point de mire du défilé. Comme tous les autres, le char de l'école de samba Modidade Independente de Padre Miguel est poussé par des hommes. Car ni moteurs ni animaux ne sont autorisés dans l'enceinte du Sambódrome. Les manoeuvres et les participants suivent les indications du «puxador» de leur école (à droite). Baguette en main, le chef d'orchestre gère l'avancée de son cortège.





Quelques heures de carnaval pour oublier la dureté du quotidien

D'une intensité incroyable, la fête est aussi un exutoire à la pauvreté. Qu'importe ! Seul le défilé compte avant de retrouver une vie souvent misérable.



Habillé d'une constellation d'étoiles pointes à même son corps nu, le top model brésilien Valéria Valenssa harangue les gradins. Il arrive souvent que, comme cette reine de beauté, des célébrités participent au défilé. Footballeurs, chanteurs, stars de la télévision occupent alors une place de choix, comme Valéria qui danse à l'avant du dernier char de l'école de samba Unidos de Viradouro.

Mardi gras, veille des Cendres, quarante-cinq jours avant le Vendredi saint. Quatrième jour du carnaval. Jour du défilé final, de la parade, du concours le plus prestigieux, le plus émouvant, le plus passionnel de l'année. Tous les Cariocas, les habitants de Rio, et tous les Brésiliens, sous les caméras du monde entier, retiennent leur souffle. Longtemps avant d'entrevoir les premières cascades de plumes, de strass, de chairs savamment dévoilées, avant de s'étourdir de ces flambements de couleurs, de costumes, de décors délirants, il y a le rythme, la pulsation irrésistible des milliers de tambours des «baterias», les orchestres de percussion.

L'air est chargé d'électricité et la foule des privilégiés qui a pu s'entasser sur les gradins du Sambodrome s'énerve, s'inquiète, gémit, groonde devant l'imminence de l'arrivée des vedettes du «groupe spécial» : les écoles historiques de la samba carnavalesque qui viennent se disputer ici le titre tant convoité de roi de la fête. Il y a deux jours, lors des parades du dimanche, elles ont franchi les éliminatoires, fait chavirer les gradins devenus fous.

C'est maintenant l'heure de vérité, là où, dans ce dernier carré de stars, Rio va désigner son souverain. Alors, quand l'immense cortège de Portela, l'école de samba la plus ancienne de la ville (1923), déboule, c'est du délire. Un délire qui ne cessera que plusieurs heures plus tard avec les derniers danseurs de l'ultime concurrent, l'école de Beija Flor (colibri), au bout d'un fleuve phosphorescent et fou. Et tout Rio s'électrise, s'époumone, s'épuise dans la danse, l'alcool, la séduction, le don de soi, se déchire pour soutenir le candidat de son choix, s'inquiète déjà de l'extinction programmée de ces cinq jours de bambou- ▶



Le Sambódromo est situé en plein Rio, dans le quartier de Catumbi. Il se trouve à 5 kilomètres du Christ du Corcovado.

Une année de préparation qui se

► la où la ville entière s'est débordée. C'est ainsi chaque année, et chaque année davantage : Rio de Janeiro, la mégapole au décor de rêve, Rio la sensuelle qui feint de s'accommoder de ses inégalités, de ses tensions sociales, de sa violence, se jette à corps perdu dans la furia carnavalesque. Peu importent les morts et les blessés ; peu importent les cohortes de touristes bluffés par l'écume des arcs-en-ciel qui tournoient sous leurs yeux ; peu importe que cette parenthèse de toutes les transgressions ne soit qu'un splendide trompe-l'œil, impuissant à modifier les règles du jeu social.

Les Cariocas ont l'intuition du présent. Ce carnaval, c'est leur théâtre à eux. Un théâtre baroque et syncrétique, un théâtre multiracial et illusoire, où se mêlent toutes les influences ou croyances de la ville métissée, mais aussi toutes ses contradictions. Le carnaval, c'est la conflagration de

Rio, son exutoire, l'exhibition outrancière de ses forces obscures, de ses pulsions de vie. Une manière de catharsis. Du coup, ce qui se joue en ce Mardi gras sur l'esplanade bouillonnante du Sambódromo est tout sauf un aimable concours festif.

Dans les années trente, Noirs et mulâtres ont inventé la samba, inspirée de la transe africaine

Les écoles de samba en lice, à la fois porte-drapeaux et héros des faubourgs les plus pauvres de la ville, ont dépensé des fortunes (et bénéficié aussi du soutien de sponsors pas toujours recommandables, comme les puissants parrains de la loterie clandestine, le «jogo do bicho») et peaufiné toute l'année leur mise en scène. On a parlé de la revanche des déshérités, des exclus, des Noirs et des mulâtres, de tous



Chaque école de samba choisit un thème qu'elle décline en musique et en costumes. Le char porté de bananes et de perroquets de l'école Mocidade Independente de Padre Miguel rend ainsi hommage au compositeur brésilien Heitor Villa-Lobos. Quant à l'école Beija Flor (à gauche), elle a choisi la ville d'Araxá, la première au Brésil à être touchée par le soleil levant. Certains participants incarnent les Indiens d'Araxá, qui furent massacrés par les conquistadores.



Termine en feu d'artifice

ceux qui rôdent dans les favelas, hantent le sommeil des beaux quartiers et sont aujourd'hui les prestigieux ambassadeurs de la cité. Douce illusion. Ils sont néanmoins rois de la fête : des rois envieux, célébrés, couronnés, eux qui n'ont arraché le droit de défiler au grand jour que dans les années trente, qui ont inventé la samba et ces danses héritières de la transe africaine qui ont donné du sens et de la force au délire, qui ont fait du carnaval un symbole de la culture et de l'identité brésiliennes et renvoyé les anciennes festivités de l'élite blanche au rang de fêtes de patronage.

Ils sont vrais rois pour quelques heures, et ils ont dû donner le change, accepter les règles rigoureuses de ces défilés soigneusement balisés, sous escorte policière, et prouver qu'ils étaient capables de surpasser en luxe et en millimétrage chorégraphique le monde des puissants et des ri-

ches, ceux qui ont payé à prix d'or le droit de les applaudir. On pourrait tracer en parallèle l'histoire du football, l'autre emblème du pays, où les joueurs de couleur, devenus stars planétaires, n'ont eu accès aux grands clubs que dans les années quarante et tentaient, pour se faire accepter, de se blanchir le visage à la poudre de riz...

Chaque année, les «foliões», acteurs surentraînés des écoles de samba, défient les frontières de la performance, font appel aux meilleurs couturiers, aux meilleurs décorateurs, aux plus grands musiciens. Tous acharnés à gagner, à distancer leurs vieux rivaux au cours de cette gigantesque comédie musicale. Cette année, le Sambódrome tanguera au rythme de grands vaisseaux qui célébreront l'arrivée, il y a cinq siècles, des caravelles portugaises de Pedro Álvares Cabral, le découvreur du pays. Tous partageant la même obsession : être

roi du carnaval, roi de Rio et de tout le Brésil, tel le groupe Imperatriz Leopoldinense, sacré l'an dernier. Demain, ils rangeront les costumes, les tambours et les boîtes à maquillage, et retrouveront le réel de la débrouille, de la survie, de l'inquiétude. Ils le savent. Dans le fond, ils s'en moquent, et, dès la semaine prochaine, chaque école des faubourgs de Vila Isabel, Mangueira, União do Linha, Salgueiro ou São Carlos reprendra ses répétitions, parfois en public, pour préparer le rendez-vous de l'an prochain et prolonger le rêve. Le carnaval, tous les Cariocas en sont convaincus, n'est rien d'autre qu'une parenthèse flamboyante, une bulle de savon qui escamote les interdits, un mirage aux éclats de feu d'artifice qui tremble au cœur de la nuit puis se dilue dans les reflets de la baie de Guanabara à l'aube du Mercredi des Cendres, le bien nommé. ■